

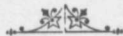
LES MIENS



Souvenirs d'Enfance et d'Adolescence

PAR

Le chanoine L.-E. COUSINEAU



MONTREAL

ARBOUR & DUFONT, imprimeurs-éditeurs

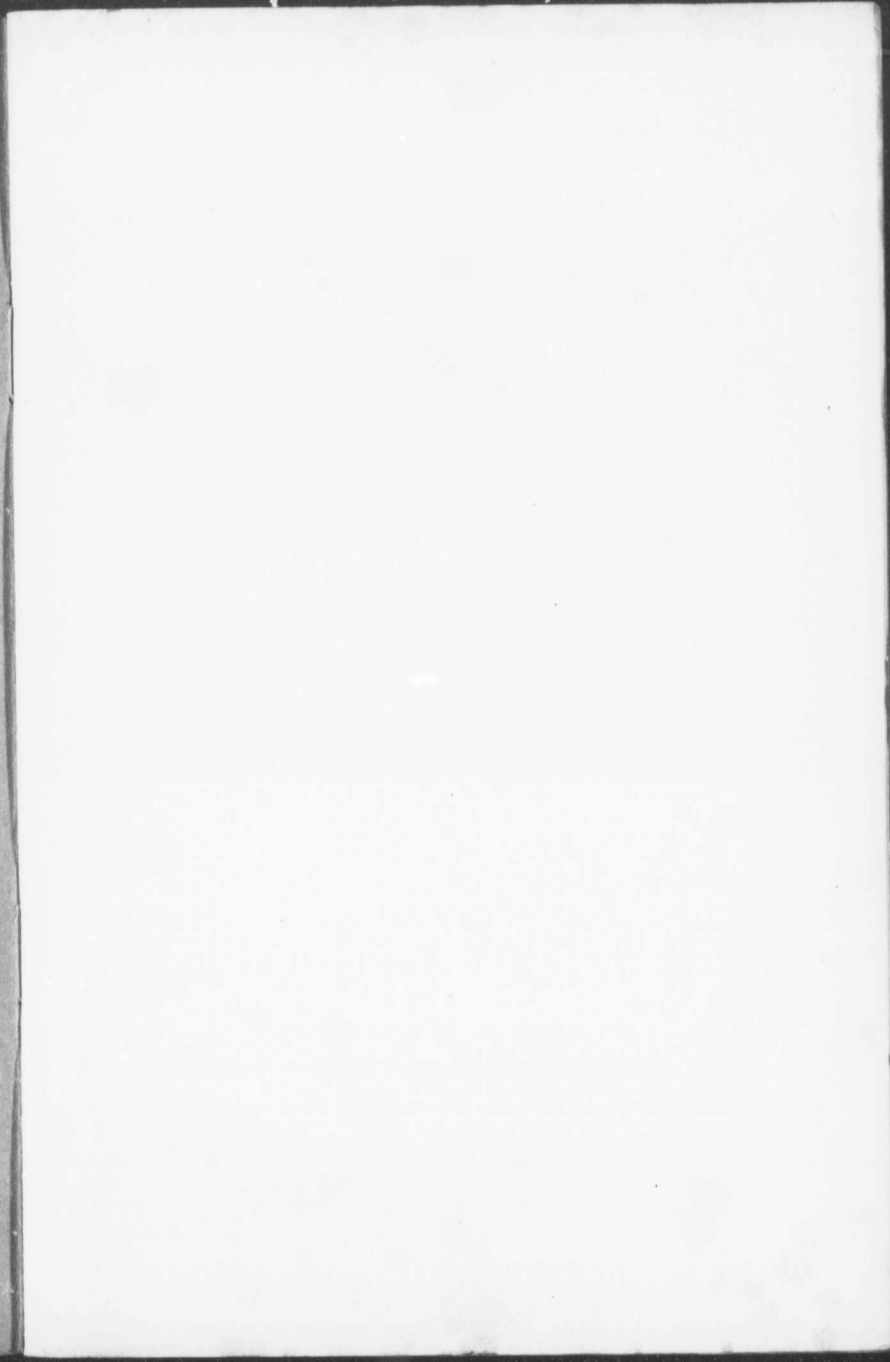
249 est, rue LaGauchetière

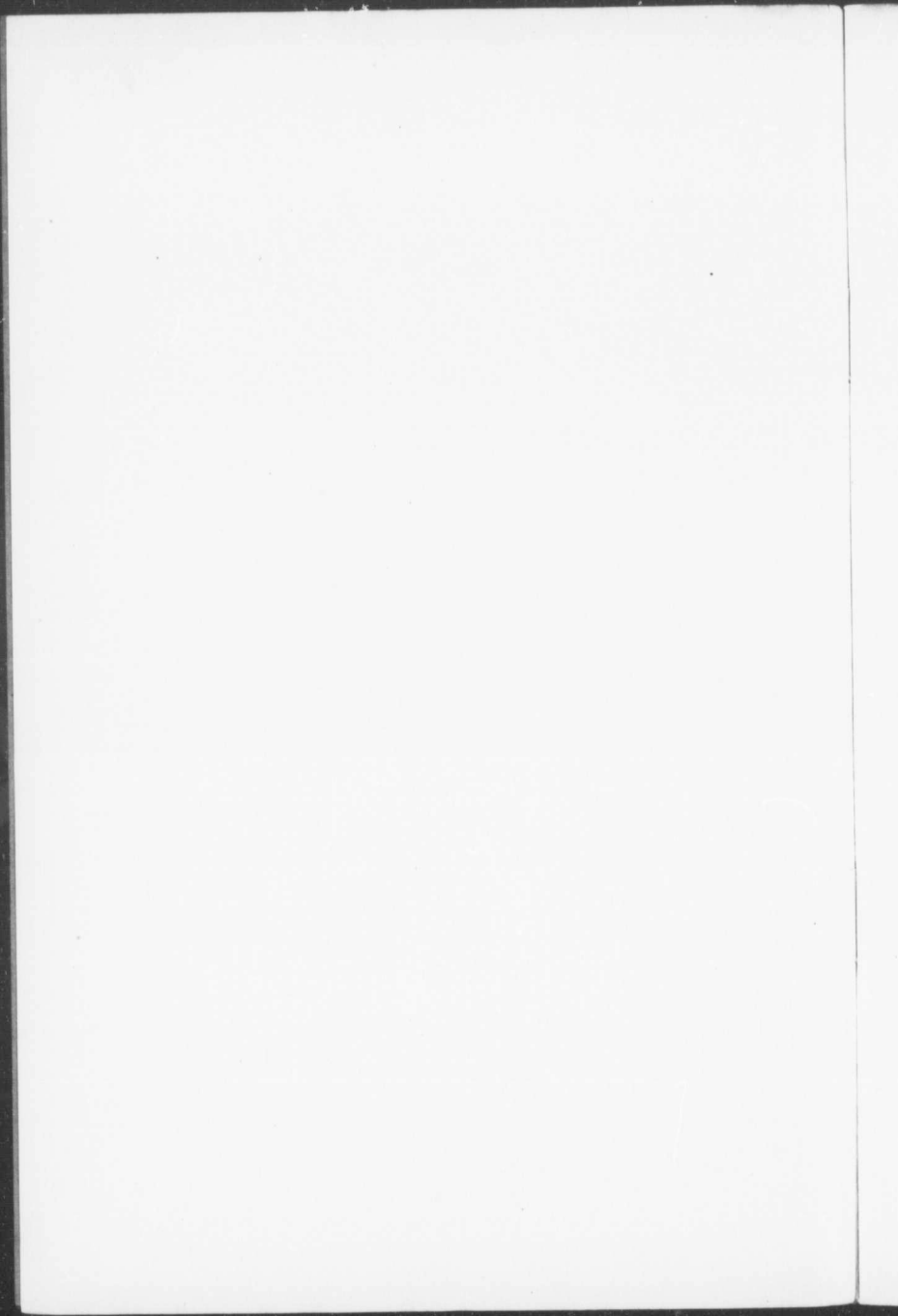
1913

1871

1871

1871





LES MIENS

447

Souvenirs d'Enfance et d'Adolescence

PAR

Le chanoine L.-E. COUSINEAU



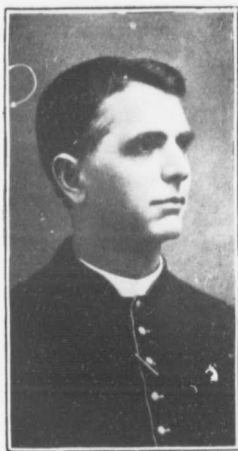
MONTREAL

ARBOUR & DUFONT, imprimeurs-éditeurs

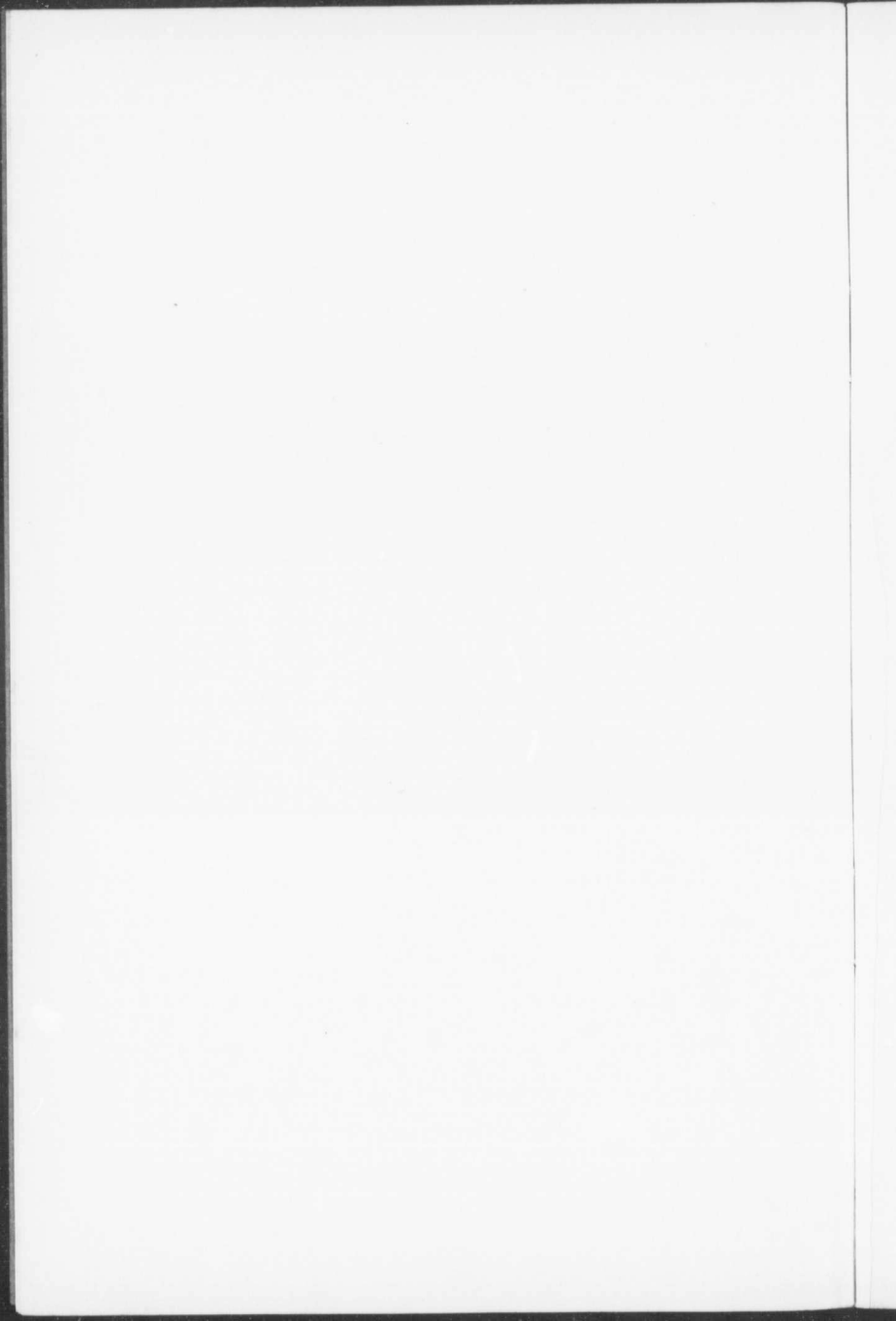
249 est. rue LaGauchetière

1918





M. L.-E. COUSINEAU, CHANOINE



AVANT-PROPOS

A mes neveux et nièces

C'est vous que j'ai eus en vue en écrivant ces pages sur " les miens ".

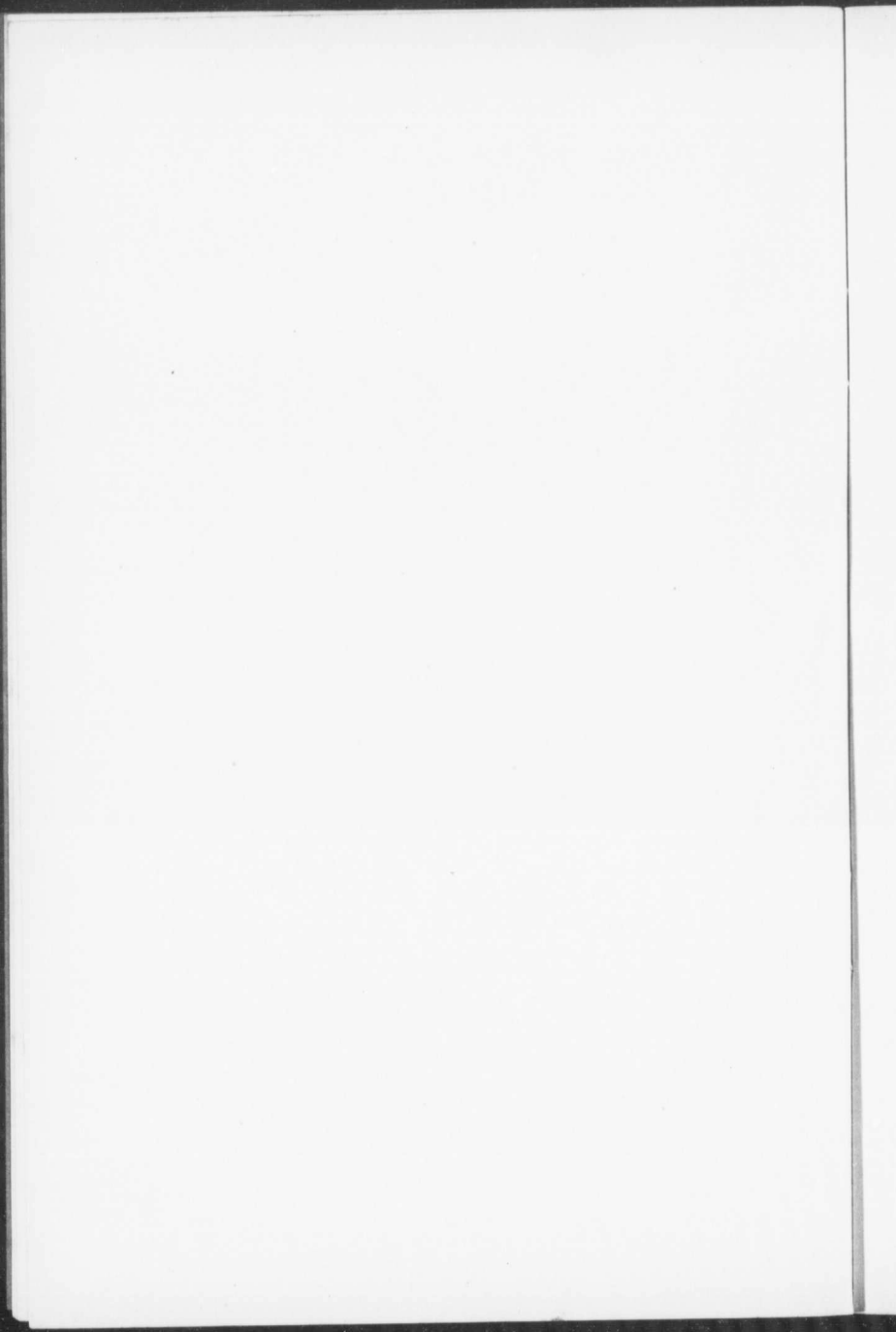
La religion vous a prodigué ses grâces, ses trésors spirituels ; la nature vous a donné une florissante santé, de l'intelligence et du cœur. Vous vivez dans une atmosphère d'aisance, presque de richesse. Pour tous ces bienfaits, vous avez déjà remercié Dieu, l'auteur de tout don, ainsi que vos bons parents.

Ceux à la mémoire desquels j'ai écrit ces lignes ne méritent-ils pas aussi votre gratitude ? Ils furent les premières causes de votre bonheur. Le sang qui coule dans vos veines ricie d'eux, riche et abondant. La fortune dont vous jouissez, elle fut acquise en grande partie par leur travail, leur esprit d'économie.

Quelques-uns d'entre vous sont entrés dans l'état du mariage ; d'autres évidemment s'y destinent. Dieu seul connaît l'avenir qui vous est réservé. La maladie, les deuils viendront sûrement ; peut-être aussi la pauvreté. Puissiez-vous trouver dans la religion, le courage, la force dont vous aurez besoin pour supporter ces épreuves !

Vous jetterez aussi les regards sur vos ancêtres. Leur esprit de sacrifice et d'abnégation, leurs mœurs austères, leur esprit chrétien vous encourageront aux plus grands dévouements. L'héritage des vertus qu'ils vous ont léguées est autrement plus précieux que celui de l'or et de l'argent !

Écrivez en marge de préoccupations journalières, peu compatibles avec la littérature, ces lignes n'ont aucune prétention au style. La seule raison de leur publicité, c'est l'intérêt que je vous porte et aussi le désir d'accomplir un devoir de piété filiale.



LES MIENS

SOUVENIRS D'ENFANCE ET D'ADOLESCENCE

CHEZ GRAND'PÈRE BASILE GROULX

Basile Groulx était le père de ma mère. Pour sa grande bonté, on l'avait surnommé " Gâteau ". Petit de taille, un peu voûté, front large et découvert sous des cheveux blonds, le sourire aux lèvres ; tel il apparaissait quand il s'arrêtait chez nous, au retour de la messe du dimanche, qu'il n'avait jamais manquée. Et pourtant, il demeurait à six milles de l'église. Cela ne l'empêchait pas d'arriver assez tôt pour faire son chemin de croix, avant l'heure du " tinton ".

Avec grand'mère, il dînait souvent chez-nous ce jour-là. Après l'*Angelus*, que grand'père tenait à dire lui-même, en latin, nous prenions place à table. Puis, comme à cette occasion nous entamions un pain de boulanger (notre pain de ménage était pourtant bien bon), il avait soin, avant de le couper, de faire avec la lame du couteau, sur la partie supérieure, un grand signe de croix.

Il m'a toujours semblé que grand'père avait une préférence marquée pour ma mère, dont il était le confident. Aussi, lorsqu'il mourût subitement en faisant son " train ", à la grange, les larmes et la désolation de maman furent spécialement amères.

Grand'mère était une femme d'action et s'entendait très bien avec son gendre Gervais, sur la question d'affaires. Était-ce diplomatie ? Je n'en serais pas surpris, me rappelant son visage bon mais un peu rusé, quand elle causait avec

mon père de marchés, de prêts d'argent, etc. Mon père pré-
 nait alors plaisir à lui montrer un coffret rempli d'écus son-
 nants ; c'était le produit de sa récolte, car on ignorait dans
 ce temps-là ce qu'est un dépôt en banque. Et la chère vicille
 de s'écrier : " Tes bien chameux de faire tant d'argent " !
 Cette exclamation avait le don de les faire sourire :

Grand-mère était l'âme dirigeante de la maison ; pas une
 décision ne se prenait, pas un contrat ne se signait sans son
 consentement. Par son talent d'administrateur et par celui
 de son mari, de belles fermes furent achetées pour leurs fils,
 Firmin, Alphonse et Hermisdas, tandis que les filles reve-
 naient à leur mariage, un aménagement de chambre et une
 couple de mille francs — une jolie dot à cette époque. Tante
 Caroline fut plus favorisée que les autres. Elle obtint la
 part de son frère Hermisdas, mort célibataire. Le der-
 nier des fils, Adéard, reçut en héritage la terre paternelle.

Grand-mère était pieuse et charitable pour les pauvres.
 On rapporte qu'un de ses voisins, Théophile Robert, étant
 devenu veuf, elle l'assista et prit soin de sa famille avec une
 attention toute maternelle.

Elle avait une prédilection marquée pour la vénéra-
 ble Marguerite Bourgeoys, dont elle portait le nom. Elle
 tenait de son arrière-grand-mère un livre, qui, d'après
 la tradition, aurait appartenu à la fondatrice de la Con-
 grégation de Notre-Dame. Ce livre était conservé com-
 me une pieuse relique, et il ne fallait rien moins que l'ordre
 de l'évêque pour l'en déposséder. En effet, Mgr Bourget,
 pour se conformer aux instructions reçues de Rome dans le
 procès de canonisation de la vénérable, avait ordonné à tous
 ceux qui possédaient des écrits ou quelque objet qui eût appar-
 tenu à cette sainte femme, d'avoir à les remettre à l'autorité
 diocésaine, le plus tôt possible. Grand-mère fit donc le sacri-
 fice de son cher livre, avec résignation, mais non sans chagrin.

Après la mort de son mari, notre aïeule se mit résolû-
 ment à l'ouvrage afin de conserver et d'augmenter le bien
 paternel. Elle ne changea rien aux coutumes et aux pieuses
 traditions de famille ; la bénédiction paternelle au premier de

l'an, elle la donna elle-même. C'était toujours chez elle aussi que s'ouvrait la série des repas annuels, au temps des fêtes. Personne ne devait y manquer, sous peine de bonnes réprimandes.

Nous demeurions dans le même rang, à une cinquantaine d'arpents de distance ; nous les avions vite franchis et à la moindre occasion. On nous y amenait à tour de rôle, mes frères et moi. Je revois, par l'imagination, l'antique charrette, sur l'unique siège de laquelle prenaient place mon père et ma mère, en " première classe ". Aux jeunes était réservé le fond de la voiture. C'était la " seconde classe " et le bon temps. On s'en allait p'tit-train en saluant au passage les voisins : Jean-Baptiste, Raphaël et François Jasmin, Ferrier Jasmin, Augustin Jasmin, James Muir, Alphonse Groulx, Thaddée Saint-Aubin, Isaïe Bélanger, Joseph et Alphonse Goyer, Placide et Remi Lecavalier, Firmin Groulx, Dominique Ladouceur, Théophile Robert, Dosithée et Narcisse Laframboise, Rémi Dagenais.

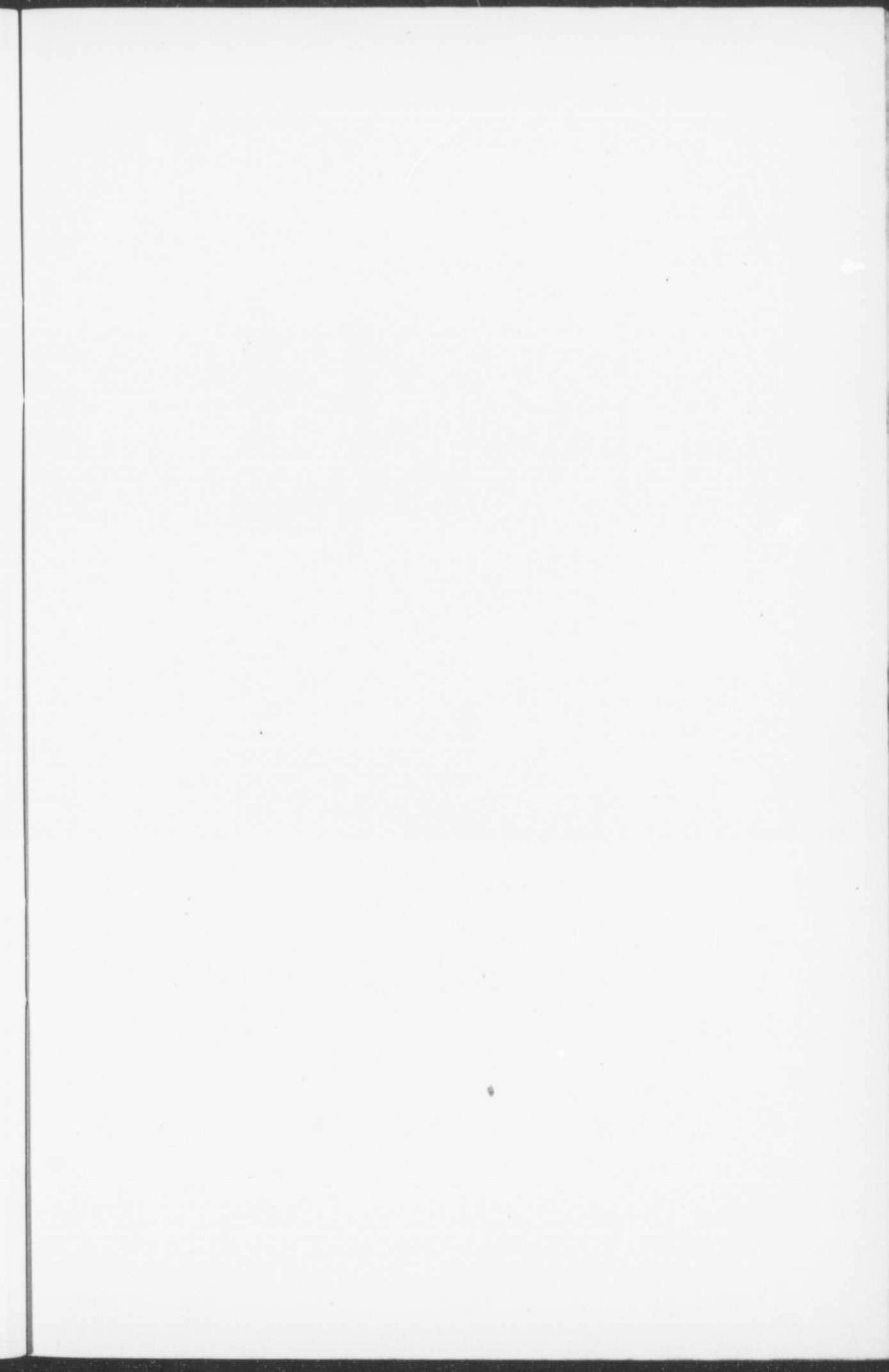
C'est grand'mère qui, d'habitude, nous recevait par la " porte de côté ". A la campagne, la porte principale ne s'ouvre que pour les grands personnages : par exemple, pour monsieur le curé, lorsqu'il fait sa visite de paroisse, accompagné du marguillier en charge. Qu'elle nous paraissait belle notre chère grand'maman avec son bonnet tuyauté, sa jupe et son mantelet en flanelle du pays. A soixante ans passés, elle était encore coquette ! Aussi, dès qu'une visite s'annonçait, elle s'esquivait vite pour échanger sa tenue de semaine contre une belle robe noire, un tablier bordé de dentelle et un châle de soie qui lui couvrait les épaules.

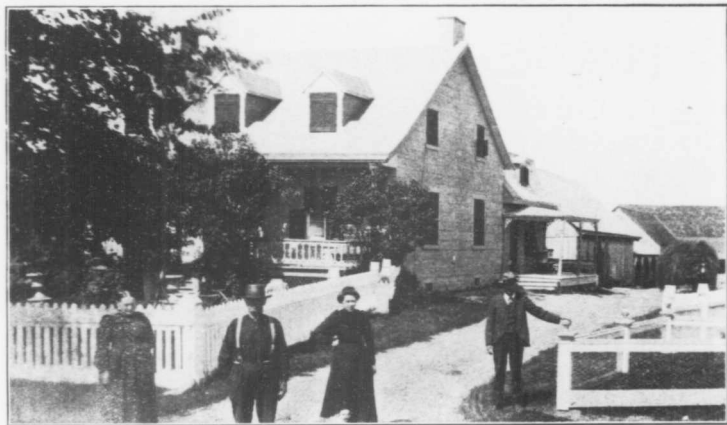
Dès son arrivée, ma mère avait beaucoup à faire pour répondre aux mille et une questions de ses parents. Il fallait donner des nouvelles. Tante Esther, qui jouissait d'une bonne santé, n'avait qu'une fille et vivait presque richement. Le chapitre de tante Malvina s'allongeait un peu plus. Sa santé précaire, sa nombreuse famille et ses soucis journaliers étaient l'objet de plus d'une question. L'oncle Alphonse et les autres avaient aussi leur tour, puis on causait

de choses et d'autres, semailles, récoltes, "boncheotte", etc. Tout en jasant, ma mère mettait la main à la pâte. Il lui semblait alors qu'elle faisait encore partie de la maison. A mon arrivée chez grand-mère, me souvenant des recommandations du départ, je me tenais assis bien sagement, près de la huche à pain. Mais ça ne durait pas plus longtemps que la "beurette de crème" qu'on avait eu soin de me donner. Je me sentais bientôt des fourmis dans les jambes et je demandais permission de sortir. Le verger m'attirait. C'est qu'ils gâchent plutôt rares les vergers, dans ce temps-là ; il n'y en avait que deux : celui de mon grand-père et celui de son voisin. Aussi en avait-on grand soin. Mon goût profond pour les "Famenses" et les "Saint-Laurent" fut la cause du premier remords de ma vie.

C'était en décembre. De vis, un jour, grand-père qui remuait de la cave avec sa tunique en laine bien remplie de pommes, de ne fias pas lent à découvrir la "cacheotte". Le plus furtivement possible, à la seule lumière d'un soupirail, je dérobai une bonne provision de fruits pour les porter dans notre voiture. Ma mère, quand elle apprit la chose, m'en récompensa véritablement. Il faut avouer que, si les pommes étaient volées, la récompense ne le fut pas.

J'avais treize ans, lorsque mourut grand-mère. J'étais au collège de même que mon frère Herminégilde, qui venait de prendre la soutane. Elle éprouva à ses derniers moments une grande consolation à la pensée qu'un de ses petits-fils serait prêtre. C'est qu'elle appelait si tendrement "Kar-kion" gravissait quatre ans plus tard les degrés de l'autel, et, en tenant l'Hostie sainte, avait un moment pour grand-mère défunte.





MAISON PATERNELLE

LA MAISON PATERNELLE

La maison paternelle telle que nous la voyons aujourd'hui date de 1864. ¹ Les quatre aînés de la famille n'y virent pas le jour, mais ils étaient bien jeunes lorsqu'elle fut construite. Elle est en pierre, mesure à peu près trente-six pieds de façade et une trentaine de profondeur. En arrière, une *allonge* de dix-huit pieds par quatorze sert de cuisine d'été. Cette dernière pièce fut agrandie du double en 1879. Prévoyant que l'ordination de son fils allait être marquée par une fête de famille où les convives viendraient nombreux, ma mère voulait donner ainsi plus de confort à ses hôtes. Hélas ! elle, qui avait tant espéré voir ce jour, fut la seule absente. La mort l'avait ravie à notre affection quelques mois auparavant.

La maison proprement dite était partagée en deux, par une grande cloison. En avant, une salle pour les visiteurs et une chambre pour les étrangers ; en arrière, la chambre des parents, celle du grand-père Cousineau, et la salle à manger qui, en hiver, servait aussi de cuisine. En 1878, la chambre des étrangers fut convertie en salon, et l'on construisit à l'étage supérieur trois chambres destinées aux écoliers en vacances et à leurs amis. En 1896, nouveau changement : la chambre du grand-père Cousineau, décédé depuis plusieurs années, disparaît pour agrandir d'autant la chambre des parents. A l'étage supérieur, un oratoire est installé, où les abbés ont le bonheur de célébrer la sainte messe. On pose un système de chauffage, on trouve place pour un cabinet de toilette. Enfin, la maison est remise à neuf. Bref, avec ses deux vérandas, son joli parterre que j'ai tracé moi-même avec ma mère, il y a quarante ans, et son air hospitalier, notre maison était bien une des plus jolies du temps.

¹ Elle avait coûté deux mille dollars, somme considérable pour le temps.

J'ai parlé du parterre. J'ai toujours eu un goût prononcé pour les fleurs. Aussi avec quel soin les ai-je cultivées! Je revois encore rosiers, lilas, lis, mugnets, géraniums et amarantes, qui, croyions-nous, faisaient de notre enclos un digne rival des parterres de la rue Sherbrooke. Il y avait encore des corbeilles d'où pendaient des glaces magnifiques, des cupidons portant au bout de leurs bras de superbes jardinières. Et la vigne qui poussait si gaiement au soleil! En a-t-elle vu de toutes sortes! Réveries d'écoliers, confidences d'amoureux ou simplement repos bien mérité après les labeurs du jour. Des érables à frondaison épaisse, plantés le long du chemin, nous protégeaient contre les ardeurs trop vives du soleil de midi.

Un souvenir m'est venu à la mémoire en lisant, dans les *Kapaillages* de l'abbé Groulx, les fameux gestes de la "Grise". Chez nous "la Fanne", notre vieille jument, ne le cédait en rien à la "Grise". A ce qu'on raconte, elle prit à la construction de la maison paternelle une part importante. C'est elle qui fit tout le charroyage de la pierre, du "petit village" à chez-nous, soit une distance de deux milles, sans guide ni pour l'aller, ni pour le retour. On dit même que, passant devant l'école, la bonne bête marchait plus doucement afin de ne pas distraire de l'étude les *marmots turbulents* du Bois-Franc.

M. Jérémie Dufresne et son fils Edouard eurent le contrat de la maçonnerie. Ce bon vieillard aimait à me rappeler ce souvenir et à me dire que je n'avais qu'une année à cette date, que ma mère, occupée au soin du ménage, à préparer les repas, n'avait guère le temps de s'occuper de moi. "Le soir, à l'heure de traire les vaches, me répétait-il encore, ta mère te remettait à nous pour avoir l'oeil sur toi. Nous t'installions dans le sable le plus confortablement possible, puis nous allions à nos travaux. Il te fallait pleurer longtemps pour nous décider à quitter l'ouvrage et venir te consoler. Franchement, je ne sais pas pourquoi tu n'es pas mort cet été-là."

Le premier plan de la maison ne comportait pas de chambre d'enfants. A cette époque, les plus petits conchaient dans la chambre paternelle, les moyens avec grand-père, les aînés occupaient un sofa placé dans la cuisine. Les anciens se rap-

pellent ces sofas de bois, peints en rouge, qui le jour servaient de bancs et le soir se transformaient en couchettes. Et nos vieux lits d'autrefois, hauts sur pieds, avec leurs ciels, garnis de rideaux, qui ne s'en souvient aussi ? Nous en avions un chez-nous : c'était le lit nuptial. A côté, un berceau pour le dernier-né. Les autres enfants, un peu plus âgés, étaient placés dans de petites couchettes très basses qu'on tirait de dessous le lit paternel à l'heure du coucher, et que l'on remettait en place dès que nous y étions installés. Je ne sais si nous avions le nombre de pieds cubes d'air exigés par l'hygiène, mais nous dormions, comme on dort à cet âge, sans nous plaindre jamais d'insomnie.

Ces lits superposés étaient-ils les précurseurs du wagon-lit d'aujourd'hui ? — preuve qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Une légère différence cependant existait ; c'est que le *Upper-Berth*, chez nous, était plus recherché que le lit inférieur.

De la chambre paternelle, nous passions dans celle de grand-père. Ici encore, bon sommeil — malgré les ronflements du cher vieux, et les "patenotres" qu'il disait chaque soir devant les images de ses saints de prédilection : saint Pierre, saint Joseph, saint François d'Assise, et le mystère de la Passion. A l'un, il adressait une prière pour que Dieu nous accorde une bonne récolte ; à l'autre, il recommandait la guérison d'une vache ou d'un cheval malade. Puis, il se plaignait à un troisième de ce qu'on faisait trop de dépenses dans la maison, et demandait l'esprit d'économie pour sa bru et son fils. Il adressait à saint Pierre ses doléances au sujet des espiègleries des petits-enfants et le chargeait de nous rappeler au devoir et au besoin de nous cogner sur la tête avec ses clefs en disant : "Si vous ne faites pas mieux, mes petits, vous n'entrerez jamais dans mon paradis".

La dernière étape était le sofa de la cuisine. On nous y couchait invariablement avant six heures. Nous étions plus grands alors et aurions bien voulu veiller un peu. Mais l'ordre de ma mère était formel. Marie, la servante, avait des arguments irrésistibles pour nous forcer à obéir ; ce que nous lui

Faisons bien payer le dimanche soir lorsqu'elle recevait son "cavalier". Quand Félix Rocheon arrivait, c'était des cris à moitié étouffés, des rires moqueurs, quelques réflexions plus ou moins agréables, enfin tout ce que pouvaient inventer deux petits garçons espéglés, pour troubler des amoureux, sans souler des promesses comme des menaces.

A l'âge de onze ans, j'entraîs au collège. Mon frère et moi quittions le toit paternel pour dix mois. C'était bien long pour notre jeune courage ; mais quelle joie au retour ! Ma mère ne savait qu'inventer pour nous rendre plus agréable la chère maison dont l'atmosphère de bien-être et de tendresse nous avait tant manqué.

Helas ! que ce temps est loin et que le présent lui ressemble peu. Autre jour, je suis passé devant la "maison". De l'ai à peine reconnue. La toiture rongée de rouille menaçait ruine ; les végétaux semblaient prêts à s'effondrer, et mon joli jardin n'est plus qu'un fouillis d'herbes folles ; les "bâtiments" ont l'air de vouloir rentrer sous terre et les clôtures n'existent plus. Seule la "voix du "jean" est restée debout, mais combien abandonnée ! Quel mauvais génie a donc passé là ? La spéculation, cette propriété qui, pendant cinquante ans, fut l'orgueil du "rang" a été vendue. Ce fut un évènement en dépit des profits que cette transaction rapportait. La "maison" ne nous était chère, croyons-nous, que par les étres qui l'habitaient ; mais ces vieilles pierres tiennent au cœur par elles-mêmes, et on peut leur appliquer ces vers du poète :

Objets aimés, avez-vous donc une âme,
qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Nos chers défunts, s'ils revenaient chez eux, seraient bien peints en voyant la maison paternelle et les bâtiments dans un tel état de vétusté ; eux qui étaient si *soigneux* ! Pourtant ces nombreux chemins de fer, cette immense usine de réparation des locomotives du Grand-Nord, ne les étonneraient pas. De projets de voie ferrée, de traces de chemin de fer, ils eurent connaissance d'un moins quatre. L'un

d'eux devait passer entre la maison et le hangar. Celui-là avait toutes nos préférences d'enfants et dans nos imaginations nous l'avions bel et bien construit. C'est ainsi que nous avons mis des gares un peu partout dans le Bois-Franc ; celles du vieil Eustache, du vieux Baptiste, du vieux Thadée, du vieux Placide.

La galerie de l'arrière de la maison servait de quai et nous passions de là dans de bons " chars ", aux sièges capitonnés, sans avoir besoin de marchepied. Le bas-côté était la gare où l'on achetait les billets ; elle était baptisée du nom de " Gorleau Station ". Et puis, avec des voix sonores, nous faisons entendre le sifflet des locomotives, le bruit de la vapeur s'échappant des pistons ; on assistait au départ du train : " all on board ". — Oh ! ce chemin de fer entre la maison et le hangar nous a donné bien du plaisir, à nous et à nos parents qui riaient sous cape de nos enfantillages.



Mme ANGÉLIQUE GROULX,

née le 13 octobre 1834 ; décédée le 22 avril 1880

MA MÈRE

Grand'père " Gâteau " eut quatre filles. Ma mère était la cadette. Des traits fortement accentués, un teint hâlé, des yeux noirs et vifs, des cheveux légèrement argentés et coiffés avec goût, une taille capable de remplir facilement les devoirs de la maternité² : voilà bien ce que je constate en regardant le portrait de ma mère. Ajoutez à cela une santé robuste, et vous aurez une idée de ce que fut cette femme forte par excellence, qui n'eut jamais d'autre préoccupation que le bien-être de la famille que Dieu lui donna nombreuse : sept garçons et quatre filles. Elle nous éleva chrétiennement et sans faiblesse. Douée d'une grande bonté, elle était cependant très ferme et ne badinait pas toujours. Elle n'eût jamais toléré une familiarité ou un manque d'égards, et nous servait au besoin de ces leçons qu'on n'oublie pas.

Ma mère était peu instruite, n'ayant eu l'avantage de fréquenter l'école qu'une couple d'années, et pourtant elle tenait l'instruction en singulière estime. C'est à elle que nous devons, trois d'entre nous, d'avoir fait des cours d'études complets. Son ambition était d'avoir au moins un prêtre parmi ses fils. Mais, discrète dans ses conseils, elle désirait avant tout que nous fassions la volonté du bon Dieu et n'aurait voulu pour rien au monde nous encourager dans une voie où nous n'aurions pas été appelés. Dieu a exaucé son vœu le plus cher, en lui refusant cependant d'en voir ici-bas la réalisation complète.

A défaut d'instruction, ma bonne mère possédait une éducation naturelle, une distinction de manières, qui lui permettait de recevoir avec la même bonne grâce les personnages de marque comme les amis de la famille.

Travailleuse infatigable et femme entendue en affaires,

² Ma mère donna le jour à onze enfants. Quatre moururent en bas âge : sept lui survécurent.

son esprit d'ordre et d'économie contribua pour une large part à augmenter l'avoir familial. Voici sa journée. Comme la femme forte de l'Évangile, elle était debout avec l'aube. Après avoir aidé les "hommes" à traire les vaches, elle donnait le déjeuner à sept heures et préparait les enfants pour l'école. Les soins du ménage et les apprêts du dîner, qui consistaient dans une excellente soupe aux pois, du lard bouilli, des pommes de terre et du sirop d'érable délicieux, l'occupaient jusqu'à midi.

Habituellement, on prenait le dîner dans la maison, sauf durant les grands travaux d'été, alors qu'il nous arrivait quelquefois de manger aux champs à l'ombre des vieux arbres qui longeaient la terre paternelle. Pour aiguiser davantage l'appétit, on ajoutait alors au menu quelques légumes de saison. Après le dîner, elle faisait un "tour" aux champs pour voir ses gars à l'oeuvre; puis, de retour à la maison, elle cousait, boulangeait ou faisait le beurre, suivant le besoin. Le pain qu'elle cuisait était toujours bien blanc et substantiel, mais que dire du beurre! De "beurreries" il n'était pas question à cette époque. Chaque ménagère devait elle-même pourvoir la famille de ce condiment si nécessaire. Voici comment on procédait chez nous. La crème, bien refroidie dans l'eau du puits, était versée dans la baratte, pour être tournée jusqu'à ce qu'elle atteignît la consistance voulue. Le beurre fait, on devait "l'éclairer", le durcir et le mettre en moule. Puis, la provision prise pour la maison, ma mère déposait le reste sur des serviettes bien blanches dans un petit meuble à plusieurs tiroirs; c'était la part des clients de la ville. Heureux gens qui ne payaient ce beurre au goût d'amande que vingt sous la livre!

Ma mère était aussi couturière à ses heures, et confectionnait nos vêtements lorsque nous étions en bas âge. Mon premier habit fait par un tailleur date du jour de ma première communion. Il n'y avait donc guère de travaux domestiques où ma mère n'excellât. Il faut excepter toutefois le tissage des étoffes si en honneur dans nos campagnes. Elle ne filait pas non plus. Je n'ai jamais vu de "métier" chez nous et n'ai souvenir que d'un vieux rouet immobile dans un coin du grenier. C'était madame "Laframboise" qui filait

la laine et tricotait nos bas. Madame l'habit tissait nos "catalogues", nos couvertures de lit et l'étoffe du pays dont nous avions besoin.

d'ai parlé des qualités de ménagère que possédait ma mère. Il ne faut pas oublier une aptitude qui lui était toute spéciale. Comme on le sait, la paroisse de Saint-Laurent est à la porte de Montréal et ses habitants se livraient alors et se livrent encore à la culture maraîchère. Leurs fermes sont le jardin potager de la ville. Il n'est pas rare de voir des cultivateurs semer au printemps une vingtaine d'arpents de terre en patates, une coupe en oignons, planter une trentaine de mille pieds de choux, etc. L'été, pendant que les hommes travaillaient aux champs, les femmes "fontent" le marché. Ma mère était une excellente vendeuse. Je l'ai constaté plus d'une fois, car elle m'amenait souvent avec elle pour l'aider. Il importait surtout d'arriver de bonne heure afin d'avoir une bonne place. Et, pour cela, il fallait se lever d'un chaud matin; jamais après quatre heures. Les premières clientes étaient des femmes d'ouvriers avec lesquelles on devait user de ruses, demander plus cher, car elles aimaient à marchander, à obtenir des "réductions". Pour arriver à une entente, on n'avait qu'à leur jeter pas bien matin. Quelques bonnes Irlandaises se faufilaient-elles dans le groupe des acadiens, sans broncher, ma mère leur disait, dans un anglais fantaisiste, en leur montrant sa voiture chargée de beaux légumes: "c'est good the potatoes — c'est good the creamers — c'est good the pumpkins bienes — c'est good the frenchbeans". Et la marchandise s'échangeait rapidement. Sur amies de ma mère, arrivaient les clientes de choix, les vraies (Charbonneau — Versailles — Monarque — Bruchési — Paris — Tocarte du faubourg Saint-Joseph, quoi! Ma mère leur réservait d'habitude ce qu'elle avait de mieux. Avec elles pas de marchandages, mais des ventes faites en "monnaie".

Après que les paniers étaient bien remplis, on faisait un brin de causette. On s'informait de la famille, des affaires, etc. Ma mère avait alors deux fils au collège, et elle était fière de le dire. — "Le premier a eu sept premiers prix, trois accés-sits, etc. Le second — c'était moi — n'a pas eu de récompen-

ses, mais voyez-vous, c'est sa première année au collège. L'année prochaine il sera plus fort. Je n'avais garde de la démentir. L'une de ces dames avait aussi un fils au collège. Plus heureuse encore que ma mère, elle l'avait entendu proclamer premier dans toutes les matières de sa classe. Cette femme, c'était la mère de Monseigneur Bruchési, l'archevêque actuel de Montréal. — La vente finissait sur le coup de midi et alors nous allions dîner. Suivant que le marché avait été bon ou mauvais, nous nous rendions au restaurant Duchesneau, manger une soupe, un pâté de mouton, un dessert; ou bien, nous nous contentions, à l'épicerie Cloutier, d'une tranche de jambon, d'un peu de fromage et d'une tasse de thé. Ma mère allait ensuite acheter pour la maison des provisions de bouche, quelques verges de coton, d'étoffes, des "coupons" s'il y en avait; quelquefois une paire ou deux de chaussures garnies au bout d'un beau "fer" doré. Puis, en route pour Saint-Laurent. Je n'avais jamais beaucoup conscience du retour. Couché sur un bon lit de foin, au fond de la charrette, je dormais profondément. A la maison nous étions reçus avec enthousiasme par les petits auxquels ma mère apportait des bonbons qu'elle avait eu soin de choisir profitables.

Mon père, qui arrivait du travail avec le soleil couchant, nous posait invariablement les mêmes questions: "Comment a été le marché? — Avez-vous fait beaucoup d'argent? — Avez-vous beaucoup dépensé?" — Habituellement nous répondions que le marché avait été très bon et que nous avions été économes, ce qui était de nature à le mettre de bonne humeur.

Nos pères ont toujours aimé les friçots. "Les plaisirs de la table les attiraient entre tous", dit quelque part Decelles. Si la cuisine ignorait l'art des mets recherchés, elle se rachetait par l'abondance; et la dinde dorée, le porc frais rôti à point, le soc à l'ail, le ragoût de boulettes et le pâté au poulet s'offraient à l'envi à l'appétit des convives.

Dans notre famille, la série des "repas" s'ouvrait au Jour de l'an, chez grand-père "Gâteau", pour se continuer de semaine en semaine, tantôt chez un oncle, tantôt chez l'autre, jusqu'au mardi gras. Il était entendu que personne ne devait manquer à ces réunions de famille. Lorsque la fête

avait lieu le soir, on se mettait d'abord à table à sept heures pour le repas de viande. Je vois encore ma mère disposant les volailles appétissantes, dorées à point, les sauces qui embaumaient et les pâtés croustillants qui fondaient sous la dent et dont elle avait le secret. Chacune des filles de grand père " Gâteau " avait une spécialité en fait de bonne cuisine canadienne. Il fallait aller manger les tourtières à la viande chez tante Caroline. La poule à la sauce blanche était toujours meilleure, quand tante Malvina l'avait préparée. Tante Esther excellait dans le ragoût de boulettes. Mais pour ma mère, quel triomphe lorsqu'elle servait le fameux pâté au poulet. L'eau en venait à la bouche de tous les fins gourmets qui ne lui ménageaient pas leurs éloges intéressés. Le repas fini, les hommes se réunissaient dans une pièce, causaient agriculture ou politique; les femmes, dans une autre, jasaient modes, éducation des enfants. Si quelqu'une d'entre elles avait une jolie voix, elle faisait entendre quelques couplets canadiens. Y eut-il des sauteries? ma foi, cela dut avoir lieu, mais si peu souvent que ma mémoire n'en a gardé aucun souvenir.

A onze heures, on servait les desserts, lesquels, dans ma plus tendre enfance, étaient sans aucun doute préparés avec moins de raffinement qu'aujourd'hui. On servait la tarte aux pommes, au raisin, aux amandes, à la bouillie, les bons beignets saupoudrés de sucre blanc. C'était tout. Un peu plus tard vinrent les pains de *Savoie*, les gâteaux. De crème, de pâte feuilletée, point. La recette en était totalement inconnue dans nos campagnes.

Ma mère eut toujours une rivale en fait d'excellente cuisine dans ma tante Adéline. C'était à qui des deux donnerait le plus beau fricot. Les desserts étaient naturellement le sujet de rivalité. Une année tante Adéline remportait la victoire avec des oranges. L'année suivante ma mère arrivait bonne première avec ses blancs-mangers de diverses couleurs. Plus tard tante Adéline lui donne le change en servant des pains de *Savoie* à deux étages. Ma mère, ne voulant pas être en reste, en dressa un de trois étages, l'année d'ensuite. Cette belle émulation était, cela va sans dire, très encouragée par les convives, et contribuait à donner à la table une apparence des

plus agréables. Le retour dans les familles se faisait aux petites heures.

Ma mère — je l'ai dit encore — avait l'instruction en grande estime. Bien des fois, elle avait vu des prêtres, enfants de la paroisse et fils de cultivateurs, monter à l'autel, célébrer la sainte messe, ou encore du haut de la chaire faire des sermons éloquentes. Alors elle s'était dit qu'il lui serait très doux de voir quelqu'un de ses fils faire la même chose. Et voilà pourquoi à nos sept ans, et même avant, nous prenions le chemin de l'école. L'assistance assidue à la classe était de rigueur. Malheur à qui faisait l'école buissonnière ! Ma mère elle-même venait, hant en mains, le remettre au pouvoir de l'institutrice. Il n'était pas facile non plus de cacher notre paresse ou d'éviter les remontrances. Chaque dimanche, l'institutrice avait droit à une place dans notre voiture pour aller à la messe. Ma mère s'informait alors de nos progrès, et, si tout n'allait pas à son gré, elle recommandait à la maîtresse d'user envers nous des plus sévères corrections : *la règle en bois* au besoin.

Ici, me revient en mémoire une des plus remarquables " volées " dont j'aie été gratifié. Notre classe était partagée en deux groupes irréconciliables : les " P'tit Villages " et les " Bois-Francis ". Les moeurs, les coutumes villageoises pour les uns, paysannes pour les autres, différaient du tout au tout. Nous décidâmes un jour de vider toutes nos querelles en une bataille rangée. Un après-midi, la classe terminée, les cinq " Bois-Francis " que je conduisais se rencontrèrent avec cinq " P'tit-Villages " dirigés par " Criquet " Ouellette. Le combat eut lieu à l'ombre d'un senellier. La lutte fut chaude et la victoire longuement contestée. Enfin, grâce aux prodiges de valeur et d'endurance des miens, l'avantage nous resta et les " P'tit Villages " retraitèrent en désordre. Au retour, en entendant nos cris, l'institutrice se douta de l'affaire. Elle me fit venir et là, en lieu et place de tous les autres, comme leur chef, elle m'administra certaine bonne volée de coups de règle dont elle avait le secret. Ma mère qui avait aussi eu vent de la chose me gratifia d'une fessée dont j'ai gardé un fidèle souvenir. C'est comme ça dans la vie : le mérite est toujours méconnu.

Si l'école inaugurait l'oeuvre de ma mère, le collège en était le couronnement. Mais il fallait d'abord obtenir le consentement de mon père. L'argument suprême de ma mère, celui qui emportait la pièce, était celui-ci : "Un cours d'études, c'est le meilleur héritage qu'on puisse léguer à un enfant ; avançons-lui l'argent et plus tard nous le lui retiendrons sur sa part." Puisqu'en somme ça ne coûtait rien un cours d'études, autant valait cela qu'autre chose. Et nous partîmes pour le collège, heureux de nous soustraire au labeur de la ferme.

Ma mère venait nous voir tous les mois. Pour l'époque, c'était beaucoup. Car alors, pas de chemin de fer, encore moins d'automobile, mais la vulgaire charrette. Il fallait trois heures pour l'aller, trois heures pour le retour, dans des chemins impraticables. Il était rare qu'il n'y eût pas quelque différend à régler entre professeurs et élèves. Ma mère nous donnait toujours tort. Mais ses reproches étaient si tendres qu'elle nous arrachait infailliblement une promesse de mieux faire. Il faut dire aussi que les gâteaux, qu'elle nous apportait, aidaient beaucoup à faire passer la réprimande.

Pendant les vacances, elle redoublait d'attention pour ses collégiens. Nous avions droit de recevoir professeurs et confrères à qui on faisait fête. Nous avions souvent la permission d'aller visiter nos amis. Grâce à sa générosité, l'un de nous put même se rendre au Cap-Breton, un autre à la Malbaie. A cette époque, où les déplacements n'étaient pas toujours faciles, ces promenades prenaient à nos yeux l'importance de voyages fabuleux, dont nous étions fiers de raconter les aventures, une fois de retour au collège.

D'autre part, il était bien entendu que chaque garçon qui compléterait les humanités aurait droit à une montre en or. Trois seulement décrochèrent le prix. L'aîné la reçut des mains de notre mère ; les deux autres de notre père, en souvenir de la promesse qui nous avait été faite.

Voici un souvenir qui montre à quel point ma mère priait l'instruction. Un de nos cousins, fils de ma tante Malvina, était au même collège que nous. A l'entrée de sa seconde année, nous devions partir tous ensemble ; mais, comme il n'arrivait pas, ma mère m'envoya pour s'enquérir de la cause

du retard. Nous apprîmes alors que mon oncle, ne possédant pas le montant du premier paiement, devait nécessairement remettre à plus tard l'entrée de son fils au collège. Mon père, était absent. Que faire? Ma mère n'hésite pas un instant; elle s'empare du fameux coffret à argent, force la serrure et prend la somme nécessaire qu'elle remet à son beau-frère, quitte à essayer peut-être plus tard les remontrances de son mari. Notre cousin nous a toujours gardé beaucoup de reconnaissance pour cette action qui lui valut probablement de faire un cours d'études, de devenir prêtre, supérieur du collège, chanoine honoraire et curé de Sainte-Thérèse.

Nombreux sont les actes de charité accomplis par ma mère. En voici un particulièrement touchant. Au commencement de l'hiver de 1874, la femme du voisin mourait, laissant un enfant à qui elle venait de donner naissance. Cette famille était pauvre. Comme, à cette époque de l'année, le lait était rare, la petite était en grand danger de mourir si elle ne trouvait sur-le-champ une nourrice. Ma mère, qui nourrissait alors un de ses enfants, s'offrit comme une bonne providence. Et pendant cinq mois ce nouveau venu jouit de tous les privilèges d'une large hospitalité.

Si ma mère était très charitable, très bonne, elle était d'autre part sévère et quelques-unes de ses corrections sont à jamais mémorables. Je citerai deux exemples entre cent autres. Malgré la défense maternelle, mon frère aîné était parti, un soir, pour aller à la pêche aux flambeaux. A dix heures, il n'était pas encore de retour. Ma mère s'arme d'une "hart" et se met en frais de l'attendre. Comme onze heures sonnent, mon frère arrive. Par la fenêtre il aperçoit la maman qui sommeille à côté du bâton. Entrer en sourdine, raser le mur et s'aller coucher sans rien dire est le seul parti à prendre, en pareille occasion. Par malheur, la destinée en avait décidé autrement. Mon frère, en se faufilant vers son lit, tout en guettant ma mère, met par mégarde le pied sur la queue du chat, lequel laisse entendre un miaulement lamentable. C'en est fait. La mère s'éveille et mon pauvre Herménégilde est gratifié de la maîtresse volée qu'il aurait tant voulu éviter.

Parler bâton me remet en mémoire une autre correction dont je fus la triste victime. Ce jour-là, il y avait des

“cageux” qui descendaient la rivière. Tout le monde sait que les cuisiniers de ces radeaux ont un tour spécial pour faire des “beurrées” de graisse délicieuses et préparer des fèves au lard dont on parle pendant une semaine. Donc, je m'étais attardé avec eux. Comme, sur le coup de midi, je me préparais à regagner le logis paternel, un orage éclate qui retarde mon retour de trois heures. Pour mettre les parents de bonne humeur et éloigner la correction que je prévoyais, je ramassai plein mon chapeau de “catherinettes”, de mûres et de framboises. Rien n'y fit. Et, pendant que mon père mangeait le fruit de mon labeur, je dus subir pendant cinq minutes une des plus terribles fessées de ma vie.

Bientôt vint un jour où les punitions corporelles ne furent plus de mise. C'est alors que je connus vraiment toute la bonté de ma mère. Ses avertissements, ses conseils furent alors pour moi une vraie sauvegarde : je leur dois de ne m'être pas détourné de la voie où j'étais appelé.

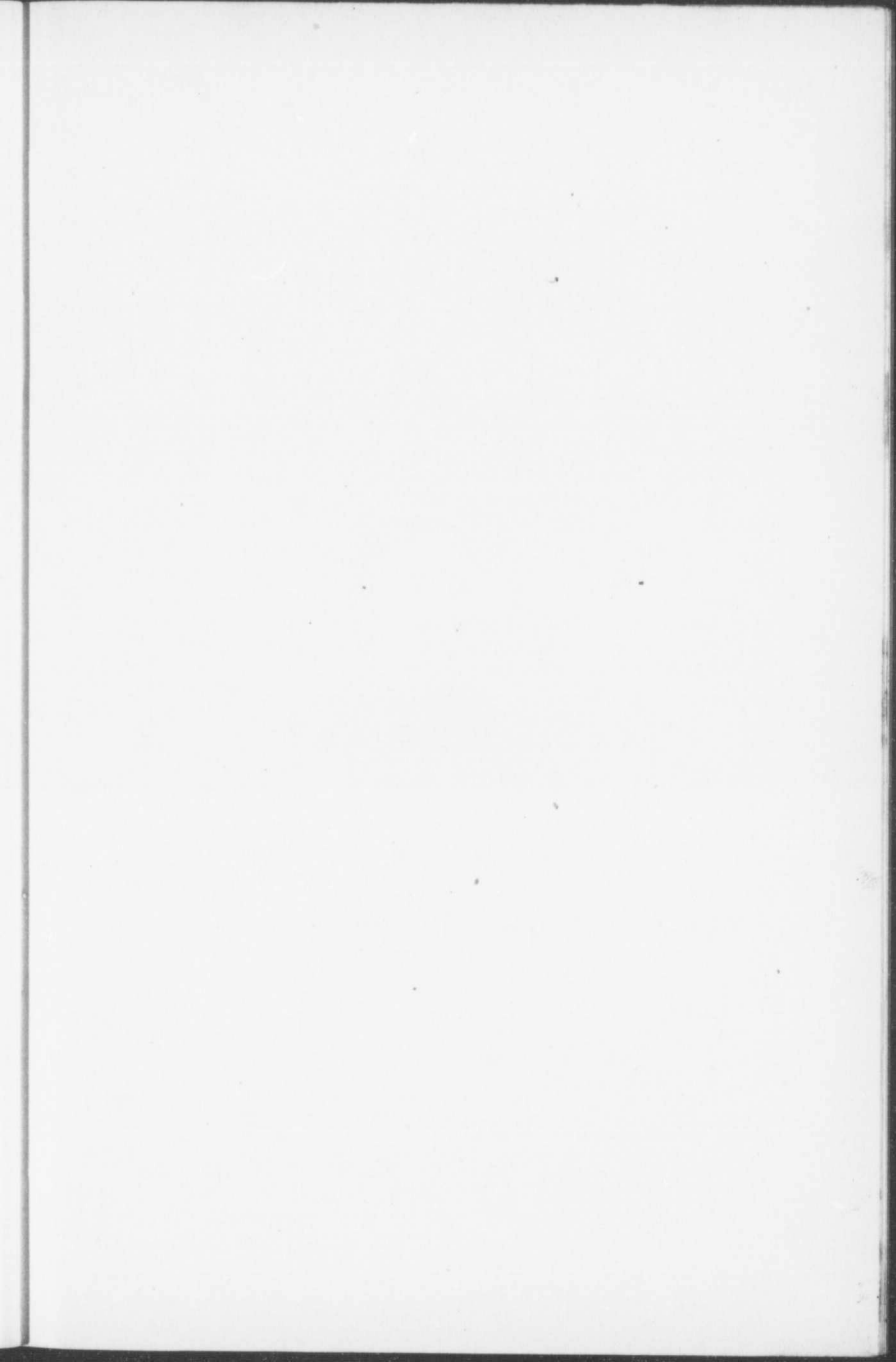
Que l'on me permette de rappeler encore un souvenir personnel. Il apprendra aux mamans comment guérir un amour trop hâtif chez leurs enfants. Le mois de mai de cette année-là, la prière se faisait en haut du Bois-Franc, à la croix de Rémi Lecavalier. Un soir que j'y étais allé avec quelques amis, une jeune fille m'offre une belle rose que j'accepte sans arrière-pensée. Le lendemain, nouvelle rose, et de même pendant plusieurs jours. Je m'imaginai qu'elle me donnait cette fleur uniquement parce qu'elle connaissait mon goût pour les roses. Mais à quelques jours de là, comme j'étais dans notre jardin, cette même jeune fille vient à passer, et me prie de l'accompagner chez elle. Je vais consulter ma mère. Pour toute réponse, ma mère congédie poliment la jeune fille, revient tranquillement vers moi, me sert une soucoupe de mélasse avec du pain et me dit : “Tiens, mange ça”. Je compris. Jamais incendie ne fut plus rapidement maîtrisé.

Ma mère mourait le 22 avril 1880, dans sa quarante-cinquième année, après vingt-cinq ans de mariage. Voici ce que les *Annales térésiennes* disaient à sa louange. Ces paroles dispensent de tout autre éloge.

“ Personne n'ignore le dévouement de cette bonne mère, sa pieuse tendresse pour ses enfants et surtout sa sollicitude pour ceux qui vivent au milieu de nous (nous étions alors trois au collège), loin de la maison paternelle. En eux, elle espérait trouver sa consolation et son bonheur. Aussi est-il facile de comprendre l'amère tristesse dont son âme fut abreuvée, en voyant la mort qui venait lui ravir ses espérances. Son unique désir était de voir son fils aîné (Herménégilde) gravir les degrés de l'autel. Elle soupirait après ce jour béni où il lui serait donné de recevoir de sa main le divin Agneau. Encore quelques mois, et ses vœux les plus chers allaient être comblés. Mais il a plu à la divine Providence de la priver de ces saintes consolations. Tous ensemble, nous compatissons du fond du cœur avec nos confrères bien-aimés, et nous avons une sympathie franche et sincère pour notre professeur zélé qui, à plus d'un titre, mérite notre reconnaissante affection ”.

L'auteur de ces lignes, déjà anciennes, fut mon confrère de classe Hormisdas Deslauriers, qui vient de mourir, il y a à peine une année, curé de Saint-Antoine de New Bedford.

En ce moment de douleur, l'avenir, je m'en souviens, me paraissait bien triste. Qu'allais-je devenir, presque au terme de mes études classiques, sans les conseils de ma mère? Ma tête était remplie de projets, plus ou moins réalisables, de rêves, d'illusions. Qui allait me montrer le droit chemin? Eh bien, je le dis pour la consolation des orphelins, il m'a toujours semblé que ma mère m'a aidé autant sinon davantage après sa mort que pendant sa vie. En regardant quarante ans en arrière, je vois bien des dangers dont j'ai été préservé. Je dois cette protection à la grâce de Dieu, mais je la dois aussi à l'intercession de ma mère. Voilà ce que je ressens vivement aujourd'hui, et cette impression s'affermir de plus en plus, à mesure que j'avance en âge. Je prie pour l'âme de ma mère tous les matins au Saint Sacrifice; je l'invoque aussi et mourrai avec la conviction de ne l'avoir jamais sollicitée en vain.



née le 20 novembre 1813, décédée le 11 juillet 1899

Mme SOPHIE CREVIER.



MA BELLE-MÈRE SOPHIE

Treize mois après la mort de ma mère, mon père se remaria. Sa seconde femme, Sophie Crevier, fut pour nous remplie d'une sollicitude vraiment maternelle. Elle arrivait chez nous pour prendre soin d'une famille nombreuse — six garçons et une fille. — Sauf mon frère Herménégilde et moi, qui étions au collège, tous demeuraient sous le toit paternel. Dieu sait si tous ces garçons, dont le plus vieux avait seize ans, étaient tapageurs et taquins. Il n'y eut jamais un grain de méchanceté chez personne. Mais que voulez-vous, il fallait s'amuser, et assez souvent c'était aux dépens de la " nouvelle venue ". Ma belle-mère comprit qu'elle avait affaire à des enfants sans malice; aussi était-elle prompte à pardonner un manque d'égards, une parole plus ou moins déplacée. Je l'ai connue dix-huit ans et jamais je ne l'ai vu céder à un mouvement de colère.

De son mariage avec mon père, deux garçons vinrent au monde. Entre eux et les enfants du premier lit, il n'y eut jamais de désaccord. Cette union, nous la devons au tact et au jugement pondéré de ma belle-mère. Jamais elle n'eût voulu commettre une injustice en faveur de ses propres enfants. Aussi une affection vraiment fraternelle s'établit-elle entre nous tous, et bien perspicace serait l'étranger qui devinerait que nous ne sommes pas tous enfants d'un même père et d'une même mère.

Je rapporterai l'aventure qui marqua l'arrivée de ma belle-mère à la maison.

Le matin du mariage, en partant, mon père avait annoncé qu'il ne reviendrait que dans trois jours. Il devait d'abord aller dîner avec sa femme à Sainte-Thérèse — où deux

de ses fils poursuivraient leurs études — puis se rendre à Ottawa en voyage de noces. Mon frère Léveillé, qui avait charge de la maison, voulait profiter de cette absence pour donner à ses amis " une partie de plaisir ". Il y avait là Lameret J., David D., Napoletan J., Philias F., Natimpelement, on joua aux cartes. Lameret J., qui était lathier, avait perdu le revenu de ses deux bidons de lait lorsque, sur les neuf heures et demi du soir, on entendit le bruit d'une voiture qui ressemblait fort à celle de mon père. Et bientôt une voix forte cria: "Yrille", — "Yrille, c'est l'homme engagé". Papa l'appela pour déceler le cheval. En habitant aux longs voyages, il s'était contenté de sa promenade à Sainte-Thérèse. On congédia lathier en le remerciant des " invités ". Impossible de fuir par la porte; on ouvrit une fenêtre pour s'enfuir quand un "Yrille" plus accablant retentit une deuxième fois. "Yrille" qui était couché depuis longtemps, répondit à demi-éveillé: "Oui, oui, donnez-moi le temps de m'habiller". Ces pomparlers, qui avaient duré quelques minutes, permirent à nos gaitiards de déceler, après avoir fait disparaître toutes les traces de la fête. Lameret J., qui, ce jour-là, décidément jouait de malheur, en sortant par la fenêtre, " piqua des pieds " dans la " tonne d'eau de dalles ", qu'il n'avait pas aperçue, dans sa précipitation. Et la " soirée " si bien commencée en resta là.

Les repas de famille — je l'ai déjà dit ailleurs — furent une tradition chez nous. Un temps de ma belle-mère la convalescente fut observé avec non moins de fidélité qu'autrefois. Les convives étaient même plus nombreux, sa famille étant très grande. Au premier de ces " fricots " mon frère Léveillé, qui avait sur le cœur sa " partie " si brusquement interrompue par le retour de mon père, résolut de prendre une revanche. En prévision du repas on avait mis au frais, dans la " hatterie ", " courtières à la viande ", " rôtis " de porc frais. Au jour dit, les convives arrivèrent plus nombreux que jamais. Tout le monde est gai et se promet un bon dîner. On déguste *la dinde*, le " ragoût de boulettes ", les " pâtes à la volaille ". Au moment de servir les " courtières ", on s'aperçoit que leur nombre a diminué; de même des " rôtis ". Les raves et les

oranges ont été aussi décimées. La bière elle-même vint à manquer. On ne put d'abord expliquer ces disparitions, et plusieurs en profitèrent pour taquiner mon père sur sa prétendue économie. Il y eut un peu de malaise. Sur les minuit, après qu'on eut tout de même bien mangé, on songea au départ, et chacun se rendit à l'écurie pour " atteler ". Quelle ne fut pas la surprise générale de trouver, un peu partout, des débris de pâté de viande, des restes d'oranges, et, dans un coin, un bidon qui avait dû contenir autre chose que du lait. Mon frère avait profité de la circonstance pour réunir là quelques amis du voisinage et faire bombance à même les réserves du banquet de famille. On devina bientôt le coupable, mais personne n'en souffla mot à mon père; car il n'eût peut-être pas pardonné à son fils cette façon nouvelle de recevoir ses amis. Ma belle-mère, mise au courant de l'aventure, s'en amusa beaucoup.

Après dix-huit ans de mariage, Madame Cousineau mourut subitement, le 11 juillet 1899. Sa mort nous affligea beaucoup. Elle avait été chez nous un ange de douceur et de bonté et son souvenir nous est cher presque à l'égal de celui de notre mère.

J'étais aux Etats-Unis, chez mon ami l'abbé H. Deslauriers, curé de Saint-Antoine de New Bedford, lorsque j'appris la mort de ma belle-mère. Malade, cette nouvelle n'était pas de nature à me guérir. Car j'aimais sincèrement cette femme qui s'était appliquée à faire régner la paix chez nous. Devais-je revenir pour lui rendre les derniers hommages ? Mes amis optaient pour la négative, vu que ma santé laissait à désirer et qu'après tout je ne pourrais rendre aucun service. Écoutant mon cœur plus que ma raison, je ne crus pas opportun de suivre leur conseil et je pris le train le soir même.

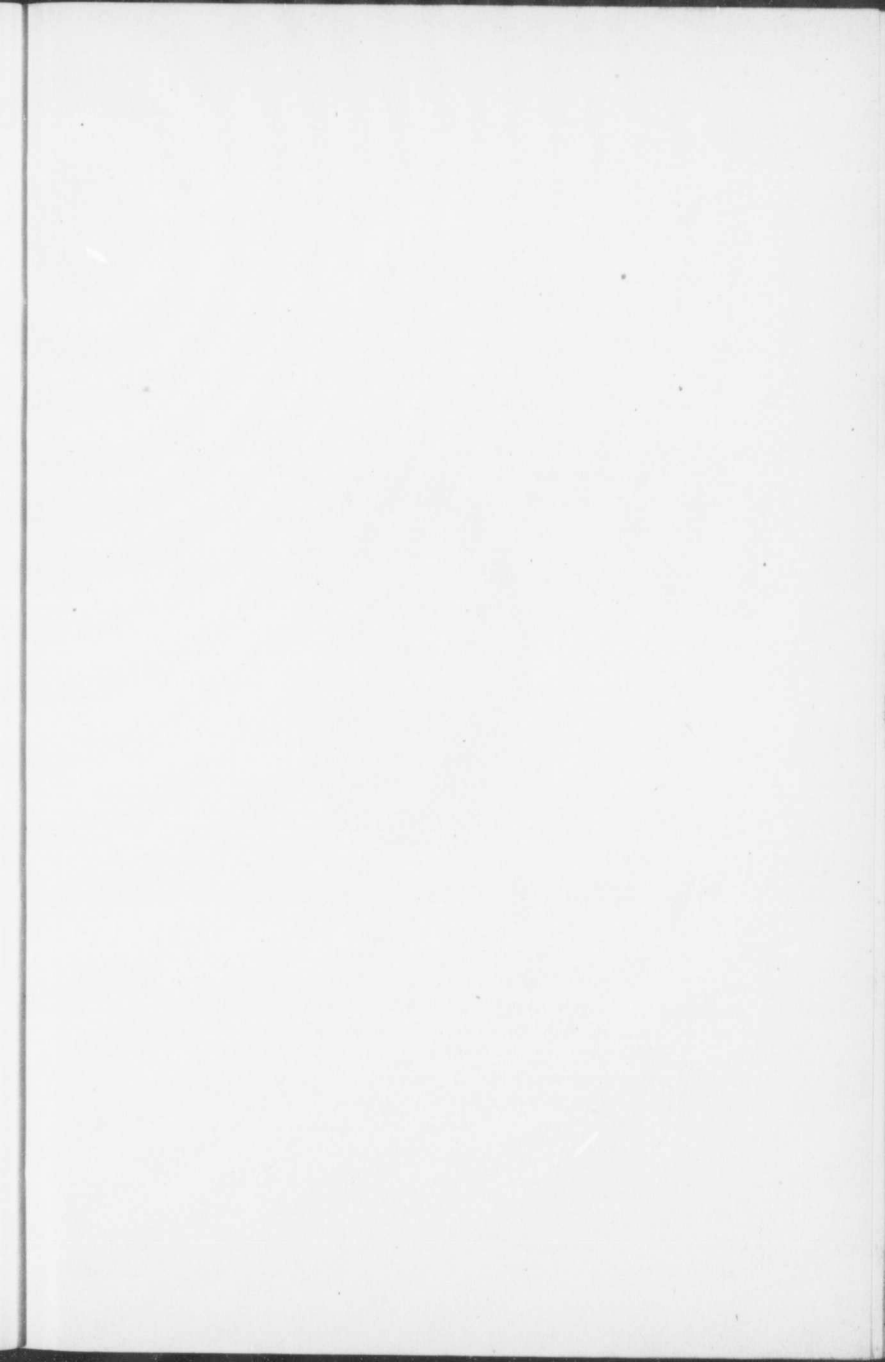
Le lendemain, j'arrivais à la maison paternelle. La rencontre avec mon père, la visite à la dépouille mortelle furent déchirantes. Je tâchai de me ressaisir et de faire bonne contenance.

Au jour des funérailles, j'assistai au service, conduisis

la déponille mortelle jusqu'au cimetière, refoulant les larmes qui voulaient jaillir de mes paupières. Quelques jours après je retournai aux Etats-Unis continuer ma guérison.

Ce retour au Canada, qui me permit de rendre les derniers hommages à ma mère, m'empêcha aussi de perdre une forte somme d'argent déposée à la Banque Ville-Marie. En effet je profitai de mon voyage pour régler une affaire qui m'obligeait à retirer tout mon dépôt.

Huit jours après, la banque fermait ses portes. Et voilà comment le dernier devoir de piété filiale rendu à la mémoire de ma belle-mère m'avait valu un héritage.





M. GERVAIS COUSINEAU,

né le 18 juillet 1835 ; décédé le 26 août 1907

"omme doivent le faire des enfants bien nés, mes frères et
 moi nous aimons notre père; mais cette affection était faite
 surtout de respect et de gratitude. ("est qu'il n'entendait pas
 badinage sur ce qui touchait à l'autorité paternelle, qu'il
 était de taille à faire respecter, étroit, fortement constitué,
 avec une figure aux traits accentués, un regard perçant, il
 demeure, pour tous ceux qui l'ont connu, un des beaux types
 de la race canadienne-française. Ajoutez à cela un verbe clair
 et puissant, qui avait tôt fait de se faire entendre et com-
 prendre.
 Quelques exemples expliqueront le pourquoi de cette
 gratitude salutaire qu'il avait su nous inspirer.
 Le premier de mes frères qui prit femme s'établit au
 coin que formait le rang du Bois-Franc et la montée du
 "Petit-Village" (artièreville). Il était déjà père de famille
 lorsque mon père apprit qu'il se rendait assez fréquemment
 à l'hôtel du Petit-Village rencontrer des amis et faire la
 "partie de cartes". De là provenaient un retard dans
 les travaux de la ferme, et peut-être aussi des pertes
 d'argent. Un jour que tout le monde était occupé à
 rentrer la moisson et que ce frère seul manquait à
 l'ouvrage, mon père résolut de faire un exemple. Sans
 prendre le temps de changer d'habit, il part et se dirige
 vers le Petit-Village. Il entre à l'hôtel sans dire bonjour à
 personne, visite les chambres et trouve son "Fm" — c'é-
 tait le surnom du coupable — attablé avec des amis. ("om-
 ment, lui dit-il d'un air qui n'entendait pas badinage, c'est
 comme ça que tu laisses ta femme et tes travaux ?"
 Puis il lui administra cinq ou six taloches. Mon frère ne se
 fit pas prier et, sous la surveillance paternelle, reprit le che-
 min du logis.

MON PÈRE

La leçon profita, à preuve ce que mon frère lui-même disait, le lendemain, à tous ceux qui voulaient l'entendre : " Papa a bien fait, j'étais mal parti ".

Une autre fois, mon père s'arma du fouet pour forcer un de ses fils à l'obéissance. Celui-ci, âgé d'une quinzaine d'années, devait aller à un mille de distance faire boire les vaches à la rivière. Mal disposé, il répondit assez insolemment à son père qui lui administra quelques bons coups. Je vous assure que ce fils entra vite dans la voie de l'obéissance.

Mon père se servait rarement de ces grands moyens. Un conseil, un avis suffisaient la plupart du temps. Mais, comme il avait à coeur de bien élever ses enfants, d'en faire des hommes, il ne négligeait aucune correction, lorsqu'il la jugeait nécessaire.

Mon père était sévère ; il était aussi économe. Voici deux traits qui montrent assez le souvenir qu'il a laissé à cet égard dans notre famille.

Nous assistions, il n'y a pas bien longtemps, aux noces d'une nièce. Il y avait dîner chez son père et les parents les plus proches étaient réunis. A la fin du repas, on servit du vin mousseux. Et tous de se récrier; du vin mousseux, ça ne s'était jamais vu sur la table du père. L'un des petits-fils, assez gaillard, se leva tout à coup et dit, de manière à se faire entendre de tous : " Si grand-père Gervais nous voyait ! " et tous de faire mine de cacher leur verre.

Voici l'autre fait. Un certain hiver, mon frère Edouard faisait un voyage aux Antilles. Peu habitué aux splendeurs des régions tropicales, il s'émerveillait. Un jour que le spectacle était plus beau que de coutume, il fit remarquer à ses compagnons : " C'est tellement beau qu'il me semble que nous sommes dans l'autre monde. Je crains de rencontrer papa. Il va me reprocher, lui qui nous a toujours enseigné l'économie, d'être venu faire un voyage si dispendieux. " — Cette réflexion est une plaisanterie. N'empêche qu'elle donne une bonne idée du caractère de l'auteur de nos jours.

Mon père possédait une instruction fort élémentaire. A

l'école, il avait tout juste appris à signer son nom; n'empêche que M. Saint-Charles, ancien président de la Banque d' Hochelaga, préférait sa signature au bas d'un chèque à celle de bien des hommes de profession. Il héritait à l'époque de son premier mariage d'une grande ferme, mais négligée. A une culture de routine vieillotte il voulut en faire succéder une progressive et raisonnée. Je suppose que les quelques fermiers écossais qui étaient venus se fixer dans le rang sur des terres jusque-là improductives, et qui avaient su, par leur intelligence et leur travail, faire fortune, furent pour lui d'un exemple encourageant. Là où grand-père retirait tout juste la subsistance de la famille, mon père trouva de quoi payer les dettes assez considérables qui restaient. Il sut gagner aussi l'argent nécessaire pour bâtir sa maison et construire des dépendances. L'industrie laitière était à peine connue à cette époque. Mon père comprit ce que contenait de richesses un beau troupeau de vaches; et voilà pourquoi son étable compta jusqu'à quarante bêtes à cornes.

Avec une culture soignée, vint l'aisance. Chaque année se solde désormais par un excédent sur les dépenses, surplus qui s'élève jusqu'à deux mille dollars. Bientôt, mon père fut en mesure d'agrandir son domaine; et, dans une même année, il acheta les fermes de Benjamin Cousineau et de Félix Saint-Germain. Plus tard, il acquit les propriétés des Ouellette, puis celles des frères Nicolas et Francis Laurin. C'est ainsi qu'il put léguer des terres d'environ cent arpents à chacun de ses cinq fils qui se donnèrent à la culture.

La dernière terre achetée était toujours l'objet de sa prédilection. Il fallait la remettre à neuf. On devait refaire les clôtures tombées, enlever les pierres à fleur de terre, engraisser le sol où le seul chiendent poussait jusque-là. Dans tous ces travaux, mon père fut considérablement aidé par quelques vieux domestiques, qui lui furent toujours fidèles. Le vieux Chabot, secondé par Cyrille Dumais, était le mineur attiré. Le père Chartrand, habile en tout, était l'homme de confiance et réparait au besoin charrettes, harnais, outils, instruments aratoires.

Mon père, qui naturellement se réservait la direction, travaillait peu lui-même. De la véranda où il se tenait souvent pieds-nus, il surveillait ses hommes au champ. Malheur à qui perdait son temps ! On ne tardait pas à lui en faire reproche au repas suivant.

Homme de progrès, mon père encouragea toutes les améliorations de l'époque et, s'il fut un temps où l'on coupa le blé à la faucille, on finit bientôt par le faucher avec les machines les plus perfectionnées. Il en fut de même pour les semeuses mécaniques et les râtaux traînée par un cheval.

Sans être avare, mon père était économe. Il donna à sa maison tout le nécessaire, et même un peu plus, grâce aussi à l'intervention de ma mère ; mais, rien d'inutile. L'ameublement du salon, des chambres à coucher, de la cuisine, l'habillement de chacun de nous, tout, à la maison, respirait l'aisance. Cependant toutes ces dépenses étaient réglées par une grande prévoyance. Mon père chercha de bonne heure à nous inculquer ses principes et je me rappelle toujours le conseil que — lorsque nous étions au collège — il nous donnait en nous remettant un peu d'argent : " Garde-le longtemps ". L'avis était sage car la pièce de cinquante sous devait durer jusqu'à sa prochaine visite, c'est-à-dire plusieurs mois. Pour compenser, ma mère était plus généreuse. Elle obtint un jour de l'an que mon père donnât à mon frère déjà ecclésiastique une sainte Bible. Fidèle à sa vieille habitude, mon père, en remettant le cadeau, lui recommanda à haute voix dans le parloir plein de monde d'y faire bien attention : " Oui, je te donne ces étrennes, tâche d'en avoir pour longtemps ; ça coûte bien seize piastres ".

Il fallait donc la plupart du temps user d'expédients pour avoir de " l'argent de poche ". Aussi, pendant les vacances, ne nous faisions-nous pas faute de cueillir framboises sauvages, catherinettes, cerises à grappe pour les vendre à notre profit.

Mon père n'occupait jamais de charges publiques très importantes. A ma connaissance, il fut nommé commissaire d'école, syndic d'église et marguillier.

A la commission scolaire, il fit un peu de bruit afin de faire rentrer les taxes, qui jusqu'alors étaient fort mal payées et retardaient le paiement du salaire des institutrices.

C'est pendant qu'il était marguillier que fut réparée l'église de Saint-Laurent. La surveillance des travaux à titre aussi de syndic lui coûta bien des heures de son temps. Il avait l'œil à tout comme si cette construction eut été sa propre affaire. L'entrepreneur voulut même *l'intéresser* en lui offrant une indemnité assez considérable. Mon père s'indigna et lui répondit fièrement : " Quand bien même je serais pauvre, ton argent ne me fléchirait pas; et, parce que je suis riche, tu n'en as pas assez pour m'acheter ".

Mon père fut toujours en faveur des améliorations publiques. Dans les dernières années de sa vie, il vint demeurer au village. Mais, à l'encontre des autres rentiers, il encouragea le développement matériel de sa petite ville. Il comprenait que ces améliorations, peut-être onéreuses sur le moment, augmentaient d'autant la valeur des propriétés.

Comme tous les bons Canadiens du temps, mon père fut profondément chrétien. Dans les dernières années de sa vie, sa troisième femme—car il eut une troisième femme²—en fit même un dévot. Il communiait plusieurs fois la semaine et était entré dans la confrérie du tiers-ordre franciscain.

Mon père avait un caractère fait tout d'une pièce. Il se mettait très vite en colère, mais revenait aussi facilement à des sentiments plus pacifiques. Jamais il ne garda rancune à quelqu'un. S'il lui arrivait de se fâcher contre un voisin qui négligeait ses "clôtures de ligne", ou qui laissait errer ses animaux, la brouille ne durait pas longtemps. Les gros mots n'étaient pas échangés depuis une heure que déjà on se disait

² Trois mois après le décès de sa seconde femme, mon père se mariait avec Dame Hedwidge Gravel. C'était en novembre 1899. A ceux qui lui reprochaient de se marier sitôt il aurait répondu, disent mes belles-sœurs, avec une légère pointe de malice : " C'est bien trop de valeur de recevoir mes enfants, au jour de l'an, *sans mère* ". Le vrai motif de ce troisième mariage, c'est que mon père se trouvait sans aucune parente pour tenir sa maison.

bonjour comme si rien n'eût été. Il eut un procès avec H. Lagacé pour injures verbales. Ce dernier fut condamné à vingt piastres d'amende. A ma connaissance, c'est la seule fois que mon père recourut aux tribunaux. Il eut affaire à une multitude de débiteurs; il ne s'est jamais servi de la justice pour se faire payer.

On me pardonnera de citer ici un trait où je suis concerné. Il montre trop bien le caractère de mon père, et comme il savait vite oublier. Ma mère mourut sans testament. Il fallut donc procéder à l'inventaire des biens, puis à une vente par le shérif. Un conseil de famille avait fixé un prix minimum pour chaque propriété, et mon père comptait bien les racheter à ce prix. Mais il arriva que ce montant n'était pas assez élevé à mon gré. Immédiatement avant la vente, je m'en vais chez le notaire qui devait procéder à l'encan et lui demande de doubler le prix de chaque terre, lui affirmant que j'avais trouvé acquéreur pour ce montant. La criée commence et mon père garde la terre, mais au prix convenu entre le notaire et moi. Il ne savait qui accuser de cette hausse intempestive. Ses yeux se dirigent vers un vieil Ecossais. Il croit reconnaître son adversaire et se tourne vers nous en disant: "Le vieux m... protestant n'aura pas mes terres". En effet, il les garda toutes, mais à un prix double de celui qui avait été fixé par l'assemblée de parents. Après la vente, il alla trouver le notaire qui lui apprit que l'enchérisseur, c'était son " fils Laurent ". " En voilà un tour! " se contenta-t-il de répliquer. Et ce fut à peu près le seul reproche qu'il me fit. Quelques instants après, nous prenions tous deux la même voiture pour retourner à la maison paternelle. Si on le taquinait sur l'incident, il répondait invariablement: " J'ai été joué, c'est vrai, mais c'est par un de mes garçons, c'est demi-mal". Ce coup d'audace me valut même la confiance de mon père qui me nomma un de ses exécuteurs testamentaires.

Mon père mourut au mois d'août 1907. Il avait établi chacun de ses fils cultivateurs sur de belles fermes. Il avait confiance en eux et ceux-ci ne l'ont pas déçu. Tous en effet ont hérité de sa prudence et de sa sagesse comme administrateur. Après nous avoir tous bien établis, il nous léguaît

encore en mourant un substantiel cadeau, marque de son affection paternelle.

Et voici comment le journal la *Presse*, du 28 août, racontait les derniers hommages rendus à la mémoire de ce cher père :

“ Les funérailles de M. Gervais Cousineau, rentier, de Saint-Laurent, ont été très imposantes. Rarement on avait vu un concours aussi nombreux de citoyens de cette paroisse et des paroisses environnantes. On en remarquait de Montréal, de la Pointe-Claire, de la Côte-des-Neiges, de Notre-Dame-de-Grâce, du Sault-au-Récollet, de Saint-Martin, de Saint-Eustache; voire même de Cornwall, où un vieux cousin avait voulu, à 70 ans, quitter sa famille et venir rendre hommage à son ami d'autrefois.

“ Le deuil était conduit par les fils du défunt, M. H. Cousineau, curé de Saint-Eustache; M. L.-E. Cousineau, chanoine de la cathédrale de Montréal; MM. Gervais, Adélar, Camille, Edouard et Hector Cousineau.

“ M. Philémon Cousineau, avocat, en promenade dans l'Ouest canadien, arriva juste à temps pour accompagner au cimetière la dépouille de son père.

“ C'est Mgr Z. Racicot, évêque de Pogle et vicaire-général du diocèse de Montréal, qui a chanté le service; il avait comme prêtre assistant M. Arthur Jasmin, supérieur du collège de Sainte-Thérèse; diacre, M. Théo. Nepveu, curé de Beauharnois; sous-diacre, le Rév. Père Elp. Grou, vicaire à Saint-Laurent; maître des cérémonies, M. Urg. Demers, de l'archevêché de Montréal.

“ On remarquait au chœur: MM. les chanoines Martin et Roy, de l'archevêché; M. le chanoine LePaillieur, curé du Saint-Enfant-Jésus de la Ville Saint-Louis; le Rév. Père Crevier, curé de Saint-Laurent; M. Monge, ancien curé; MM. H. Lecourt, curé de la Longue-Pointe; Ant. Corbeil, curé de Saint-Joseph à Montréal; A. Carrière, curé de Saint-Charles, à Montréal; Jos. Demers, curé de Sainte-Brigide; J. Vaillancourt, curé de Sainte-Thérèse; M. Leblanc, curé de Saint-

Martin; L. de G. Casaubon, curé de Sainte-Dorothée; le Rév. Père Albert, C. M., supérieur des missionnaires de Dorval; MM. Perreault, curé de la Côte-des-Neiges; E. Coursol, A. Papineau, J. Lesage, de Sainte-Thérèse; M. A. Brophy, chapelain à Outremont; MM. les vicaires Verschelden, de Saint-Charles, Carrière, de Sainte-Cunégonde, Paré, de Saint-Eustache, Zénon Thérien, de la Ville Saint-Louis; M. Félix Kavanagh, ancien chapelain; les RR. PP. Hébert, sup. du collège Saint-Laurent; Hudon, Lorrain, C. S. C.; le Frère Lavoie, C. S. V., de l'Académie de Saint-Eustache; M. Arm. Paiement, vicaire à Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

“ Dans la nef, on remarquait, entre autres, M. Evariste Leblanc, M. P. P., MM. Geo. Fautoux, N. P., J.-A. Paquin, Ern. Lahaie, de Saint-Eustache; M. W.-J. Proulx, échevin de Montréal; M. le Dr Em. Ostigny, de Montréal.

“ Les porteurs des coins du poêle étaient des membres du Tiers-Ordre de Saint-Laurent, dont le défunt faisait partie.

“ Mgr Z. Racicot avait bien voulu rendre visite au malade durant sa maladie et Mgr l'archevêque est allé prier le bon Dieu auprès du cher défunt et porter ses consolations à la famille éprouvée.

“ Le chant a été exécuté par le choeur de la paroisse du Saint-Enfant-Jésus de la Ville Saint-Louis.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Avant-propos.....	7
Chez grand'père Basile Groulx.....	9
La maison paternelle.....	15
Ma mère.....	21
Ma belle-mère Sophie.....	33
Mon père.....	39

TABLE DES GRAVURES

M. L-E. Cousineau, chanoine.....	5
Maison paternelle.....	14
Madame Angélique Groulx.....	20
Madame Sophie Crevier.....	32
M. Gervais Cousineau.....	38

